

# Les artistes et industriels ambulants

Autor(en): **J.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 30

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183321>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Les artistes et industriels ambulants.**

Il n'est pas une personne, parmi celles qui ont assisté à la fête fédérale de chant à Bâle, qui n'ait éprouvé un vrai plaisir en voyant qu'on avait radicalement proscrit de la fête tous les saltimbanques, leurs abominables baraques, leurs grosses caisses, leurs trompettes et leurs guenilles. Les Bâlois ont donné là un bon exemple. Nous voulons profiter de cette occasion pour dire quelques mots ici sur ces artistes ambulants, teneurs de roulettes, entrepreneurs de tirs et de carrousels, directeurs de ménageries et de chiens savants, marchands de savon à détacher, lutteurs, déballeurs et colporteurs, qui viennent s'abattre dans nos foires et nos fêtes comme des corbeaux sur un sol ensemené.

Cette petite étude ne sera pas inutile, car ils sont encore nombreux les niais qui se laissent prendre à la glu de ces oiseleurs. Il est temps que celles de ces industries qui ont quelque chose d'interlope disparaissent. On nous objectera que la Municipalité a besoin d'argent, que l'emplacement de ces baraques se loue bien et que l'argent, comme a dit Vespasien, ne sent pas mauvais. Nous trouvons l'objection immorale : il y a de l'argent qui ne sent pas bon du tout, c'est celui qui, venu par la flûte s'en va par le tambour; celui que la Municipalité perçoit d'une roulette est d'avance escamoté au public de la bonne ville de Lausanne; les roulettes de Montbenon sont des roulettes comme celles de Saxon; elles sont plus petites, il est vrai, mais les joueurs sont de moindre taille aussi. A ceux qui nous diront que la Constitution fédérale — qu'on accommode de trente-deux façons, comme les pommes de terre — garantit la liberté de commerce et d'industrie, nous répondrons qu'elle garantit la liberté de penser; or, il est impossible, à l'ouïe de la musique enragée des gymnasiarques ou des rugissements des déballeurs, d'avoir une pensée républicaine et une croyance honnête, hormis celle-ci : « Ils sont dégoûtants et bêtes comme un arpent de choux. »

Les artistes ambulants se divisent, suivant leurs nationalités, en quatre catégories parfaitement tranchées : les Anglais, les Français, les Italiens et les Allemands.

Nous ne parlerons pas des Anglais : ils ne nous viennent qu'en qualité de *clowns* dans des cirques allemands; ils sont uniques dans leur genre, *insurpassables*, irresponsables et insolents. Ils sont encore *pick-pockets*, et tellement habiles que la police de Lausanne ne parvient à les saisir que lorsqu'un agent venu de Londres leur met la main sur le collet; ils ne restent jamais en place; le tour fait, ils filent comme un trait et volent le lendemain matin à cent lieues d'où ils ont volé la veille.

Les Allemands, on les connaît... assez : ils font alterner dans nos rues, sur le trombone et la clarinette, des romances et des polkas, puis vont tendre leur casquette plate. Rien ne les effraie; ni le

temps : ils peuvent jouer par une pluie battante, de cinq heures du matin à huit heures du soir; ni le nombre non plus : nous en avons vu exécuter, d'un grand courage, l'ouverture de *Guillaume-Tell* avec une clarinette et un bombardon, et inondés par la pluie. La musique de ces gens n'avait rien de brillant, mais leur courage était vraiment extraordinaire. Leurs visites deviennent de plus en plus rares; la police ne leur accorde des permissions qu'avec beaucoup de difficultés, non pas parce qu'ils sont Allemands, mais parce qu'ils sont ennuyeux, et aussi parce que la mendicité étant interdite aux indigènes on ne pouvait faire moins que de l'interdire aux étrangers.

Les Allemands nous viennent encore avec les cirques, comme palefreniers, et, naturellement, comme musiciens.

Les Italiens se divisent eux-mêmes en deux catégories : ceux du midi, qui font du chant et de la musique; ceux du nord, qui sont colporteurs et *magnins*. La civilisation en a déjà tué quelques-uns, entre autres ces joueurs de cornemuse venus du fond de la Calabre dans leur costume de bergers et qui faisaient danser leurs femmes sur nos places publiques, à la grande joie des enfants et des badauds. Nous les regrettons : ils étaient nouveaux à force d'être antiques, naïfs comme des enfants, sobres et simples, contents, heureux; ils nous en disaient plus sur les mœurs des temps anciens que toutes les descriptions du monde. Ces nomades rentraient dans leurs montagnes en automne, après cinq mois de voyage, avec une quarantaine de francs précieusement serrés dans leurs sandales; cela suffisait à leur bonheur; ils n'ont pas mordu au fruit de la science et n'ont jamais eu l'idée de fuir en Amérique avec l'épargne du laboureur et de l'ouvrier.

Les joueurs d'orgues de Barbarie ont fait leur temps aussi (1); leur voyage durait souvent deux ou trois ans; ils allaient à travers l'Autriche, la Hongrie et la Russie, jusqu'à Saint-Petersbourg ou à Constantinople; la moitié étaient des jeunes gens qui, à leur retour, payaient la location de l'instrument qu'on leur avait confié et se mariaient.

Quant au colporteur savoyard ou piémontais, l'espèce s'en va, parce qu'on n'en a plus besoin; au commencement du siècle, quand les moyens de communication étaient peu nombreux et les petites villes mal approvisionnées, cet homme était presque une providence : il parcourait les villages les plus reculés, vendant des étoffes pour les mariages, des croix et des chaînes d'or, du fil, des aiguilles, des couteaux et des ciseaux; il faisait en même temps le métier de hongreur et armait de fil de fer le groin des porcs; il avait une provision de recettes qu'il donnait gratuitement à nos campagnards. Le

(1) Du nom de *Barberi*, inventeur de cet instrument; il eut à son apparition une vogue immense; la plupart des maisons des gentilshommes campagnards, en Russie, ont encore pour les bals un orgue de Barbarie richement monté en palissandre.

*magnin* revenait à des époques régulières, deux, trois fois par année, dans les mêmes villages; il ne tardait pas à s'établir dans quelque petite ville, sans désirer perdre sa nationalité par naturalisation; les trois quarts, au moins, des négociants de l'Italie établis chez nous sont des fils de colporteurs.

Il nous reste à parler des troupes de musiciens. Les gouvernements d'Italie, de France, d'Autriche et de Suisse se sont entendus, par voie diplomatique, pour en réduire le nombre. Ils conspiraient donc? Point. Les parents, au lieu d'apprendre à leurs enfants à écrire, lire et compter, leur font apprendre le violon et le chant, puis louent ces pauvres créatures de dix ans, au prix de tant par année, à des entrepreneurs qui les sous-louent à leur tour aux *ambulatori!* et ces malheureux allaient ainsi dans les pays voisins, mal nourris, mal vêtus, en effroyable compagnie, pour une trentaine de francs que touchaient tous les ans leurs honnêtes parents. Il en vient encore beaucoup en contrebande ou au moyen de passeports délivrés à *un tel et ses trois enfants*. Il est triste de voir cette merveilleuse musique italienne vivre de ce honteux trafic. Car elle est belle, cette musique, et elle plaira toujours. L'Italien a horreur des sons bruyants du tambour, des cymbales et des cuivres, que nous ont transmis les Orientaux; il a ses instruments à lui, qu'il comprend et qu'il aime: la flûte aux sons langoureux, la harpe aux graves et poétiques accords, l'amoureuse guitare et le violon aux cris passionnés.

Il nous reste à parler des Français et de toutes ses industries impossibles, incroyables et folles, depuis le café-chantant jusqu'aux têtes-de-Turcs. Nous le ferons dans un prochain article.

J. D.

#### La rue de Bourg et Saint-François vers 1820.

Il est difficile aux personnes âgées de trente ans de se représenter ce qu'était alors la rue de Bourg, tant elle a changé d'aspect. Le côté du lac était habité par la noblesse. Les Constant de Rebecque, les de Loys, les de Seigneux, madame la chanoinesse de Pollicz, les d'Arlens, les d'Arrufens, les de Charrière, les de Cottens, les de Crousaz, formaient la base de la population. Les portes cochères encore existantes indiquent les familles qui roulaient équipage.

La rangée du côté du nord avait servi jadis à loger les domestiques. Sous l'ancienne *Couronne*, N° 10 actuel, étaient de vastes écuries. Le dessous du *Lion d'Or* était également destiné à loger chevaux et équipages. Le N° 17, *hôtel des Balances*, était arrangé de même.

Deux selliers, M. Kessler, N° 18, et M. de Gonten, N° 19, avaient de l'ouvrage par-dessus la tête.

Il faut, pour compléter le tableau, rappeler que les douanes étaient au pied du clocher de Saint-François et que les nombreuses voitures de roulage stationnaient depuis le *Lion d'Or* à la fontaine de Bourg, avec tout un personnel de voituriers et de

domestiques pour charger et décharger. La poste de Berne et celle de Vevey passaient par la rue de Bourg, et quant aux étrangers de distinction, ils voyageaient en chaise de poste avec quatre chevaux et deux postillons.

La rue de Bourg était un centre de vie tel, que toute autre rue de Lausanne semblait déserte.

Les de Blonay et les Constant d'Hermenches habitaient le N° 18; c'étaient les seuls nobles du côté du nord de la rue.

Deux cafés trônaient alors dans la rue de Bourg, le café Marguet, aujourd'hui magasin Niffenegger, et le café Morand, dont tous les habitués vivaient d'une vie commune. C'est là, qu'un jour on se distribua entre les habitués le dévouement du dictionnaire français de Gattel, afin de constater le nombre des mots de cet ouvrage qui étaient généralement connus.

Les magasins de confiseurs, Verrey et Manuel, se décoraient d'une manière vraiment féerique la veille de l'an, tentures de soie, glaces de Venise, guirlandes de fleurs artificielles, jets d'eau, salon de rafraîchissement au premier.

Le café Morand ne restait pas en arrière, à onze heures du soir avait lieu la vénérable solennité du tonneau de vin mousseux apporté dans la salle de devant. Là, on rondait, on chantait, on faisait des discours. Parfois quelques farceurs allaient chanter sous la fenêtre d'une vieille fille de la noblesse quelque chanson du genre de ceci :

En effet Lise a la taille bien prise,  
C'est un mari qu'elle cherche à l'église.

ou bien :

Fanny, tu n'as qu'un amant,  
Il est de biscôme;  
Fanny, tu n'as qu'un amant, etc.

Au milieu de cette vie, on remarquait les familles aux mœurs patriarcales, dont nous avons déjà parlé dans notre article sur le *Lion d'Or*.

Çà et là quelques figures étranges: M. Gautier de l'Ain, M. Potier, M. Bordaz, réfugiés français, traqués par la police française et les espions. Le duc de Brunswick, contant fleurette aux jolies dames de magasin. L'Italien Salvadore donnant des sérénades aux dames de la noblesse.

M. le landammann Clavel demeurait N° 19, au 3<sup>me</sup> étage.

Au N° 12, c'était le libraire Knab, éditant le *Conservateur suisse*.

Dans la même maison fut le bureau du journal *La Constituante*, 1830.

Mais ceci nous mène plus tard à l'époque où le café Desplands servait de rendez-vous à la Société de Zoffingue, au premier étage. Aujourd'hui, ce café est devenu le magasin de la *Ville de Paris*.

Le café Gorgerat était sous le Cercle littéraire.

La fontaine placée devant ce cercle servait de limite aux voitures qui, le dimanche, pendant le service, devaient passer derrière la fontaine et au pas.

A l'endroit où se trouve la fontaine monumentale moderne, était un tertre haut de quatre pieds, avec